

## Paroles

Sylvie Gagnon

---

Number 39, Winter 1989

La solitude

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16126ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gagnon, S. (1989). Paroles. *Moebius*, (39), 59–68.

## PAROLES

Sylvie Gagnon

### *GARDE MON SOUVENIR*

Je parle tout bas  
j'existe sous le soleil  
il brûle toujours sous ma peau du soir.

\*

Désir dérouté éclats de pierres grises.  
Éclairs de lucidité sur l'asphalte brûlant.  
Des yeux détournés de jardins sombres.  
Des flaques de pluie s'égouttent.  
L'oreille du sourd indifférent...  
Ne me regarde pas quand je dors.

\*

Reprends mon souffle avant que ne  
s'installe la vie grugée de sens  
pratique. Garde mon souvenir qui  
sourit au miroir  
Ne goûte pas la pluie quand elle  
vient du sud. Je n'ai pas le temps  
de mourir.

\*

Écrire des titres blancs, des sentiments épars, des intuitions dévastées sur le gravier.

\*

L'attitude à avoir en des circonstances oubliées. Désillusion sur le trottoir dur et gris. Récupérer la parole avant qu'elle ne divise l'espace et le temps.

\*

Je goûte au rire à l'heure où des taches d'ennui frôlent les yeux de nos hôtes las.  
La pitié de l'orage soudain Tu apparais au bord de mes paupières.  
Que ferais-je d'un peu plus de solitude.

*SUITE ET FIN*

Ton corps ombragé domine.  
Les corridors feignent d'être  
sans fin. Tu te désertes in-  
finiment. Tes années lumière  
ternies.

\*

Continuellement apaisée et lasse au  
bout du jour, malgré l'histoire que  
je te dois, l'espoir que tu m'attribues.

\*

Tardivement. Tu dors, intransigeant  
et frêle contre tes replis de peau  
amère. Adossé à une colère sourde, u-  
ne envie de fuir l'empreinte des mots  
du soir.

\*

Que j'étais tranquille et éblouie jus-  
que-là où l'espace et le temps s'affron-  
taient du même mot docile.

Jusqu'aux vents de novembre, je demeurerai  
sceptique et ferai face à la pluie.

\*

L'absence, l'audace excessive de ma  
solitude de mère éprouvée, concise,  
propre.

Mon silence ajusté à l'incertitude  
du soir. Respirer.

Je fais un vœu sur la longueur de  
l'hiver.

\*

Tu pleures la tête haute en regardant  
les autres mourir.  
Tu ne penses à rien dans le gris de  
l'automne. Forcément. Tu dépends du soir.  
Je regarde toujours ta distance.  
J'écoute le serment de ton œil,  
le désespoir pendu au bout de tes  
mains fermées d'ennui.  
Tu sembles te tenir dans l'ombre.  
Je parais persuadée du contraire.

\*

Compare l'histoire tranquille de mes  
mains tristes à la soirée avancée d'un  
novembre froid.  
J'observe de loin le seuil de l'errance,  
la frontière qui assagit ma défaite.

\*

Tu te repens de la lumière.  
La tristesse s'incise entre chaque mot  
de la syntaxe des sentiments.  
Atteindre la grâce du geste, le mépris  
dans l'élégance du lever du jour.

\*

Longer le silence.  
Je sous-entends le reste de la phrase.  
Dédicaces invisibles  
à des sourires fuyants.

\*

Mes rêves, plus solitaires que la  
courbe de mon œil dévasté de dou-  
ceur, sont dépossédés de leurs nuits,  
circulent en plein jour imbus de si-  
lence.





## MAINS TRISTES

Je reprends constamment la séquence du  
drame immobile de la neige qui tombe en  
couches nostalgiques et successives.

Une lourdeur.

La chute du jour.

J'aborde la tristesse de l'hiver et mon  
manque d'audace en faisant des 8 sur la  
glace. L'hiver ralentit et protège ma  
douleur, console mon corps sans souvenirs.

Ma main cerne sur le papier glacé  
d'effroi une phrase démente vouée  
à l'oubli.

\*

Inconcevable et ombragée comme une  
matière hostile, la mort me porte  
le long d'un pan de jour. À quelles  
mains me rallier alors, à quelle som-  
bre vague discrète?

Quand ma bouche obscurcie de fautes  
inavouées déraisonne sur le bien-fon-  
dé de l'histoire et que la raison  
du plus fort, immobile, m'observe.

Tendresse éprouvante et triste, assourdie comme une  
plainte à l'aurore  
qui déchire les rêves.

\*

J'aime ce qui te compose, du début à  
la fin, et ta main levée qui protège  
quelque chose que j'ignore.

Nous parlons du même arbre, du même  
geste, du même principe et d'aubes  
inégales.

\*

C'est cela qui me restreint: mes mains  
tristes et sans but, inassouvies, qui





constatent des matins tourmentés, combattent en silence contre l'ombre.  
C'est cela qui me restreint: mes mains, grandes, qui avouent la faillite de choses et d'autres.

\*

Ne tiens compte de rien, ni de l'heure ni de ce que je suis, et continue ta démarche indifférente le long de seuils froids devant lesquels je m'effondre sans bruit.

Je ferai celle qui n'a rien à dire, je ferai celle qui écoute tomber la pluie dans le salon; je serai la gardienne de phare à demi-folle qui délire sur les bancs de sable.

L'instant surgit, je m'en indigne.

Garde tes yeux fixes, tes jours, tes clés et marche jusqu'à ton déjeuner, si tu veux que je pleure; parle-moi de la successivité obligée du temps, de mots tremblants qui désertent une rive cruelle...

\*

Je reviendrai de la longue blessure de l'hiver, des bras continuels de l'ombre. Je ne veux rien: j'ai déjà pleuré entre l'arbre et l'écorce.

La fatigue injuste.

L'envie de partir.

Des oiseaux stupides.

Je rendrai le travail écrit d'une main exacte, aux lieu et heure convenus.

\*

Elle ne dit rien quand le vent se lève que les chiens meurent, desséchée et sage, directe comme un rayon de soleil. Elle se tait la plupart du temps. Et l'enfant qui l'aime, assise et douce, observe la tristesse qui s'étale sur ses mains démunies.

*ENTRE MES LIGNES D'OUBLI*

Déroute ma démarche  
et je corrigerai ce mot  
où je vais furtivement  
entre mes lignes d'oubli.

\*

Tiens une promesse hautaine  
faite à une ligne d'horizon  
mais ne tiens pas à moi.

\*

Acquiesce à mon superbe effroi de louve  
tapi dans une solitude nordique. C'est ici  
que s'éteint mon courage, que la terre s'ou-  
vre, que tu m'étreins en continuant de sou-  
rire étrangement aux trottoirs.

\*

La brisure de la terre qui me regarde de tous  
ses yeux, qui s'attarde à mourir, avive mon  
sentiment de défaite et la détresse du soir.

Continue tout droit et tu arriveras là où ma  
rigueur glacée ne prouve rien, où tes lèvres  
serties dans l'ennui pâlissent déjà, où ton  
œil barbare s'éteint.

Tu trembles étrangement au seuil de mon  
désarroi qui réintègre subitement le cours  
de l'histoire.

\*

L'épervier. Son vol. Son vent taché d'a-  
mertume et de lumière.

\*

J'ai dû écrire à ta déroute, tes mains,  
grandes qui parlent d'aurore.

\*

Appel défaillant. Au bord du silence  
aigu du jardin. Tu as peur de mourir  
à la troisième marche.

Je cherche un titre comme on s'acharne  
à détruire un ami.